

ment naturel et logique que je pourrais m'abstenir de puiser plus avant dans les lettres de l'artiste, s'il ne s'agissait de convaincre les incrédules qui prétendent que Weber n'a pas réussi en Angleterre, et qui me répondraient peut-être que la faveur de la foule, après avoir salué l'artiste à son arrivée, pourrait fort bien,—inconstante et véritable comme elle l'est,—l'avoir abandonné au moment décisif où il faisait entendre ses œuvres. Je vais donc continuer mes extraits de la correspondance du grand artiste; c'est lui-même qui racontera ses succès, dont sa modestie le portait sans doute plutôt à amoindrir qu'à exagérer la portée.

C'est dans un des concerts de l'*Oratorio-Society* qu'il devait, pour la première fois, paraître à la tête de l'orchestre et diriger les morceaux les plus importants du *Freischütz*. Ce concert eut lieu déjà le 8 mars, trois jours après l'arrivée de l'artiste, qui, le lendemain, écrit la lettre suivante à sa femme :

“ Ma Lina bien-aimée,

“ Avant de répondre à ta chère lettre, je te raconterai tant bien que mal les événements de la journée d'hier, journée bien fatigante, mais aussi bien heureuse.

“ Le 7, j'ai fait une répétition au piano avec les chanteurs. J'ai été très-content.—Hier matin, le 8, j'ai travaillé au finale de l'*Obéron*. A 11 heures, Kemble est venu me conduire à la répétition de l'*Oratorio*. L'orchestre et les chanteurs m'ont reçu avec trois immenses salves d'applaudissements et de cris. J'ai dit quelques mots pour les remercier, et les cris de : *Vive Weber!* ont éclaté de nouveau. La répétition m'a donné une rude besogne. J'ai eu à redresser plusieurs morceaux que je trouvais entièrement estropiés. Cela m'a pris jusqu'à 3 heures. La bonne volonté et le zèle étaient extraordinaires. Retourner à la maison, changer de toilette, à 5 heures 1/2 dîner chez Robertson, à 7 heures enfin ma première apparition publique devant une salle comble. Smart me conduisit à ma place, et alors — chère Lina, toute description devient impossible. On parle de tonnerres d'applaudissements, de tempête d'enthousiasme; mais ces expressions, ainsi que toutes les autres qu'on pourrait employer, que sont-elles en présence d'une telle réalité? C'étaient des acclamations, des cris; on agitait les mouchoirs et les chapeaux. Cela ne finissait pas. La salle entière était debout. Personne ne se rappelle d'un enthousiasme pareil. L'ouverture commença enfin.—*Redemandée*, de même que trois ou quatre autres morceaux encore. A la fin, les mêmes acclamations jusqu'à ce que j'eus disparu. Tout a très-bien marché, plusieurs endroits étaient superbes. Bref, c'était un accueil qui m'a touché, ému, bouleversé. Des hommes du plus haut rang m'attendaient sur l'escalier; je devais encore entrer dans plusieurs loges; on me cajola et me soigna avec une cordialité que je n'ai encore trouvée nulle part.”

Voilà, certes, une victoire éclatante. Mais, c'est le *Freischütz* qui l'a remportée; l'*Obéron* peut encore succomber.

Malgré le succès qu'il venait d'obtenir, Weber songea de plus en plus à revoir le plus tôt possible sa famille et à prendre le repos dont il sentait avoir besoin avant tout.

“ Ma place n'est plus dans le monde, écrit-il. Mon Dieu! quand je pense combien mille autres à ma place seraient heureux, comme ils nageraient dans une mer

de délices..je me sens doublement triste de ne pas pouvoir jouir, moi aussi, de tous ces charmes. C'est vrai, il n'y a pas de ma faute, c'est purement physique, et jusqu'à ce que j'éprouve de nouveau le sentiment d'une complète santé, aucun véritable plaisir ne peut exister pour moi.—Enfin! rien n'est parfait dans ce monde, là où il y a beaucoup de lumière, il y a aussi beaucoup d'ombre. Prenons donc patience et restons fidèles à l'ancienne devise: Que la volonté de Dieu se fasse!”

Dans de telles dispositions d'esprit et de corps, le travail devait être extrêmement pénible à l'artiste. Mais le temps pressait, l'*Obéron* n'était pas encore achevé; il fallait donc faire des efforts, quelque pénibles qu'ils fussent. Un caprice de chanteur donna encore un surcroît de besogne au pauvre maître.

“ Les scènes du *Freischütz* ont causé une folie générale, et les chanteurs ne révent plus que récitatifs, Andantes et Allegros, etc. Braham aussi en a la tête montée et me demande l'aumône d'une grande scène, à la place de son premier air. Il est vrai que cet air n'est pas écrit pour sa voix. Il est trop haut. Cette idée m'était d'abord très-désagréable et je ne voulais pas en entendre parler. Enfin, j'ai promis d'écrire la scène si, après avoir terminé l'opéra, il m'en reste encore le temps. Maintenant, elle est là, devant moi, cette scène; un tableau de combat et de Dieu sait quoi encore. Je m'y mets avec la plus grande répugnance. Mais, que faire? Braham connaît le public, dont il est l'idole. Il s'agit du succès, je ne dois pas reculer devant un travail de plus,—donc avalons courageusement le breuvage amer!—Et j'aime tant ce premier air! (1) Pour l'Allemagne je ne change rien. Car je hais d'avance l'air que j'espère faire aujourd'hui même.

“ Voilà donc ma peine; elle est bien la seule et unique que j'aie ici. Et, au bout du compte, elle n'a rien de très-grave puisque la représentation est retardée. Aussi, prenant mon courage à deux mains, je vais m'y mettre immédiatement. Adieu donc pour aujourd'hui, je vais au combat!”

Voici maintenant comment Berlioz raconte cet incident;

Arrivé à Londres, Weber eut *beaucoup à souffrir*, tout d'abord, des *idées* de quelques-uns de ses chanteurs; il les mit pourtant enfin tant bien que mal à la raison.

En comparant cette assertion avec les lettres qu'on vient de lire, on trouvera: que Weber n'eut pas *beaucoup à souffrir*; que la seule peine qu'il connut à Londres, et qui, à ses propres yeux, n'avait rien de très-grave, lui venait, non pas de *quelques-uns* de ses chanteurs, mais d'un seul, qu'il mit à la raison en faisant raison à sa demande. Du reste, quel est le compositeur dramatique qui n'ait pas eu à se plaindre des *idées* de ses chanteurs? Weber lui-même, en montant le *Freischütz*, à Berlin, s'était déjà vu obligé de céder à une de ses *idées*. Le rôle d'Antoinette n'avait qu'un seul air, tandis que celui d'Agathe en avait deux. Révolté d'une injustice pareille, l'Antoinette berlinoise se mit à pousser de hauts cris, jurant qu'elle ne chanterait pas, si on ne lui donnait pas un second air pour qu'elle pût combattre sa rivale à armes égales.—On voit qu'à Ber-

(1) C'est dans cet air que se trouve la mélodie admirable qui forme aussi le deuxième motif de l'ouverture.